

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XII.

Qui n'est que la continuation du précédent.

Guillaume de Bas, seigneur de Montpellier, Armand de Carcassonne et plusieurs autres, se lièrent avec lui par le serment de prendre la place des captifs, s'ils ne pouvaient les racheter autrement, et pour sa seule part, Pierre Nolasque racheta plus de quatre cents esclaves.

« Cette noble institution se propagea rapidement; elle délivra plus de trois cents mille esclaves en Barbarie, et plus tard, comme si l'Afrique ne suffisait pas à sa charité elle fonda des établissements en Amérique, sur cette terre que souille encore aujourd'hui l'esclavage.

« Nous voyons de nos jours d'étranges ovations décernées à ceux qui passent pour avoir affranchi un peuple. Je salue, je l'avoue, avec plus d'admiration et d'amour ces religieux de la Trinité et de la Merci qui se dévouent, au prix de tant de fatigues et de périls, à l'affranchissement des esclaves. Ceux-là sont les vrais libérateurs des opprimés et leur héroïsme, qui ne répand d'autre sang que le leur, vaut bien celui que d'autres déploient sur un théâtre bien différent. Voici le portrait que Châteaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, a tracé de ces hommes dévoués :

« Le Père de la Rédemption, dit-il, s'embarque à Marseille; où va-t-il seul ainsi avec son bréviaire et son bâton? Ce conquérant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger, il lui parle au nom du Roi céleste, dont il est l'ambassadeur. Le barbare s'étonne, à la vue de cet Européen qui ose, seul, à travers les mers et les orages, venir lui demander des captifs; dompté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente, et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscur et ignoré, reprend humblement, à pied, le chemin de son monastère.»

« Quel a été le nombre des chrétiens rachetés par l'œuvre de la Rédemption? D'après des documents dignes de foi, les Trinitaires ont racheté au moins neuf cent mille esclaves européens; les Pères de la Merci, de 1218 à 1632, plus de cinq cent mille. C'est donc au moins quatorze cent mille esclaves pour ces deux Ordres religieux.

« Voici pourtant ce que faisaient ces moines du moyen-âge, dont il est aujourd'hui de mode de se moquer.

« Et maintenant, voulez-vous savoir quel était le prix de la rançon? Elle variait suivant l'âge, la force, les aptitudes de l'esclave et aussi, souvent, suivant la cupidité du maître. Certaines relations des Rédempteurs de la Merci nous montrent des esclaves rachetés moyennant une somme de quatre cents livres, d'autres au prix de douze cents. D'après les registres officiels trouvés à Alger, il y en a eu plusieurs de cinq mille livres, d'autres de dix mille. Celle de Michel Cervantès, l'illustre auteur du *Don Quichote* espagnole, en avait coûté vingt-cinq mille aux Pères de la Merci. Ajoutez, au prix du rachat, des droits considérables à payer, les avaries, les dépenses de retour pour les Pères et pour les esclaves délivrés, et vous arriverez en moyenne, pour chaque rançon, au prix de six mille francs de notre monnaie, dit Mgr. Pavy, évêque actuel d'Alger, qui a fait d'intéressantes recherches à ce sujet. Donc le rachat de quatorze cent mille esclaves aurait coûté huit milliards quatre cent millions!

— Que dites-vous de ce chiffre, monsieur Henri, le trouvez-vous assez concluant?

— Mais oui, très-concluant, monsieur, pour nous qui avons toujours soutenu que les moines du moyen âge étaient les accapareurs de la fortune publique.

Si les libres penseurs d'aujourd'hui étaient aussi riches, peut-être feraient-ils plus encore pour l'humanité.

— Eh bien! mais il est facile d'essayer. Pierre Nolasque, Jean de Matha et les autres commencèrent par vendre leurs biens pour secourir leurs frères; écrivez à vos amis les libres penseurs d'en faire autant, ils sont riches eux aussi, quoiqu'ils crient toujours misère: ils ont des châteaux, des hôtels, des galeries de tableaux, de beaux équipages; qu'ils vendent toutes ces superfluités, cela formera une jolie somme avec laquelle ils pourront racheter beaucoup de ces esclaves nègres, qu'ils reprochent tant à l'Eglise, à laquelle ils ont tout pris, de ne plus secourir. Les fonds épuisés, la charité leur viendra en aide; qu'ils aillent vêtus d'une méchante robe et pieds nus, quêter dans les villes et dans les campagnes, aux portes des églises, chez les riches et les pauvres, été comme hiver, car c'est ainsi que procédaient les Pères de la Merci; puis enfin si la source des aumônes n'est pas assez abondante, il restera une dernière ressource à la société philosophico-humanitaire, celle d'aller en masse prendre la place des nègres qu'ils n'auront pas pu racheter autrement. L'Europe, je vous assure, perdra peu par leur absence.

— C'est mon opinion, dit tout haut Bastien à Fleur-des-Pois.

Tout le monde se mit à rire, sauf l'étudiant en médecine, qui se mordit les lèvres avec dépit.

— Mon cher Henri, reprit mon père, qui craignait d'avoir blessé son hôte, ce que je dis là ne s'adresse certainement pas à vous, je connais trop votre bon sens et la générosité naturelle de votre cœur pour ne pas être bien persuadé, qu'en me proposant les prétendues objections par lesquelles certains ignorants croient faire parade de science, vous ne cherchez réellement dans le fond qu'à me fournir l'occasion de dissiper des préjugés malheureusement acceptés par quelques personnes peu instruites. Au lieu de vous en vouloir je vous suis reconnaissant de me donner ainsi que monsieur votre père, quelques petits coups d'aiguillon qui empêchent l'auditoire et l'orateur de s'endormir sur leur sujet, et je vous en remercie sincèrement.

« Pour en revenir à mon sujet, je crois avoir prouvé par des chiffres éloquents la grandeur de l'œuvre accomplie par les Rédempteurs, je voudrais pouvoir, en ce moment, vous faire assister à ces grandes fêtes souvent renouvelées à Paris, à Marseille, à Montpellier, dans toutes les villes du littoral, par lesquelles l'Eglise triomphante célébrait le retour de ses enfants. Les dernières furent célébrées en 1787. Vos grands-pères peuvent les avoir vues. Mon père à moi en avait été témoin, et souvent, d'une voix émue, il m'en a décrit la touchante splendeur.

« Figure-toi, me disait-il, une foule immense et remplissant les rues de Marseille, depuis le port jusqu'à la cathédrale, la population en habits de fête, les navires pavés, des tapis à tous les balcons, le pavé jonché de fleurs, les cloches mêlant dans l'air leur gai carillon au joyeux bourdonnement du peuple. Un navire est en vue depuis quelques heures, il approche, il va toucher à la rive. Le pont est encombré d'esclaves, maigris par la souffrance, hâves, les cheveux et la barbe incultes, mais libres et tendant avec amour leurs bras, que les fers n'entravent plus, vers cette terre bénie qu'ils avaient perdu l'espérance de revoir, vers ce rivage où les attendent de vieux parents, une femme, des enfants chéris. Avant de les serrer sur leur cœur, ils rencontreront la croix venue au-devant d'eux, la croix symbole de la liberté, la croix par laquelle leur est venue la délivrance et qu'ils saluent déjà en chantant d'une voix émue: *O Crux, ave, spes unica*. O Croix, notre unique espérance, salut. Ils débarquent, et se prosternent, l'encens fume, les prêtres, revêtus de leurs pompeux ornements, entonnent le beau cantique d'actions de grâce du peuple hébreu, après le passage miraculeux de la mer Rouge, et aussitôt la procession, toujours précédée de son glorieux étendard, s'ébranle lentement pour monter vers le sanctuaire vénéré, où, debout sur

l'autel éblouissant de lumières, la Mère de tous les chrétiens attend, les bras ouverts, comme pour les serrer sur son sein, ses enfants retrouvés. Les corporations ouvrières, rangées sous la bannière armoriée que l'Eglise leur a donnée, en les émancipant du servage, ouvrent la marche triomphale, puis viennent les estaffiers, revêtus de leurs pittoresques costumes, les consuls, en chaperon rouge, les Ordres religieux, les diacres et le clergé, les humbles Frères de la Rédemption, revêtus de leurs grossiers habits de voyage, un bâton d'une main et de l'autre une bourse, qu'ils tendent, en implorant la charité pour ceux qu'ils ont laissés en arrière et qu'ils brûlent d'aller délivrer à leur tour. Deux à deux, marchant d'un pas mal affermi, voici venir les captifs, tenant un cierge allumé entre leurs mains encore doucement liés par un cordon de soie, en souvenir de leurs récente captivité. Ils chantent, d'une voix brisée par l'émotion, ces belles paroles du psaume: Le Seigneur a fait cesser notre captivité et il nous a consolés. Notre visage a été illuminé par la joie et notre langue a retrouvé des chants d'allégresse. Puis enfin derrière eux, comme un pasteur qui ramène ses brebis au bercail, l'évêque, la mitre au front, d'une main s'appuyant sur son bâton pastoral et de l'autre bénissant la foule, pendant que du haut des balcons tombe une pluie de fleurs, et qu'au chant du chœur disant: Ceux qui sèment dans la tristesse recueilleront dans la joie; enfants, louez le Seigneur dont les œuvres sont admirables, la grande voix du peuple répond: Loué soit à jamais le nom du Seigneur!

« Et maintenant comparez ces grandes solennités chrétiennes, si pleines d'émotion et de majesté, aux fêtes ridicules de la Raison, établies par les bourreaux dictateurs de 93. A ces parades burlesques dans lesquelles le citoyen Robespierre, en culotte courte et serré dans son frac bleu, allait, au nom de la nation, offrir son bouquet tricolore à une prostituée en bonnet rouge. Voilà pourtant tout ce qu'avait pu inventer de plus relevé la philosophie des sages pour remplacer la sublime simplicité du culte chrétien.

« Ce qui me reste à dire de Simon est peu de chose. Quelque zèle que déployassent les Rédempteurs, il leur était cependant impossible de faire tomber les fers de tous les esclaves. Pendant dix années, l'ex-contrebandier eut à souffrir les peines de la captivité; mais ni les coups ni les mauvais traitements ne furent capables de briser son corps de fer ou d'amollir son âme. Une seule idée remplissait son esprit, fuir et se venger. Il crut en avoir enfin trouvé l'occasion; le complot, longuement mûri, devait être mis à exécution la nuit suivante. Un Espagnol, auquel le courage monque au moment de l'exécution, dénonça ses complices. Le traître obtint la liberté pour prix de sa révélation et mit le comble à son ignominie en apostasiant. Deux des conspirateurs expirèrent sous la bastonnade; le troisième, Simon, ne mourut pas, mais les Algériens, pensant qu'après avoir enduré un supplice aussi cruel il serait désormais incapable de travailler, consentirent à le céder, à vil prix, aux religieux.

« Un mois plus tard, Simon revoyait la France, et au bout de quelques semaines, grâce aux bons soins des Frères hospitaliers, il avait recouvré toutes ses forces. De ce jour il ne vécut plus que pour sa vengeance: la haine avait fait de lui un démon.

(A continuer)